

Modes de vie contre centralisation

Galtung*

« La seule difficulté de notre temps c'est que le futur n'est plus ce qu'il avait accoutumé d'être » - Paul Valéry

Une nouvelle approche des études sur les modes de vie est en train de prendre forme : il s'agit des modes de vie de « remplacement ». Les modes de vie étant nécessairement liés aux structures sociales, peut-on réellement choisir son style de vie ? La question se pose ainsi, en tous cas, pour les sociétés riches. Deux thèmes apparaissent alors, si l'on prend ce cadre : la surconsommation matérielle et la sous-consommation non matérielle. En effet, l'accent est mis dans les pays riches, jusqu'à l'excès, sur la surconsommation matérielle. Autre problème, l'État y apparaît comme extrêmement centralisateur. Johan Galtung ancien président (1974-1977) de la Fédération Mondiale des Études sur le Futur et professeur à l'Université d'Oslo, développe ici ces deux derniers points...

Qu'en est-il en Europe de la consommation non matérielle ? De la satisfaction des besoins d'amour, d'estime, de compagnie, d'un travail exigeant de créativité, de l'exigence de conduire une vie riche de sens. Il est très difficile de parvenir à mesurer, si peu que ce soit, les prix de nos modes de vie actuels dans les pays riches, mais il ne paraît pas déraisonnable de dire que les différentes variétés de dépressions pourraient servir d'indice de la non-satisfaction des besoins non matériels fondamentaux. Comme l'argent, les dépressions ont la propriété d'être unidimensionnelles (au moins pour ceux qui ne sont pas spécialistes de la question !) et constituent une sorte de marché négatif sur lequel sont estimés les « perdants » de la société ; les chiffres sont effrayants.

Dans un pays comme la Norvège seulement, on a dernièrement estimé qu'un tiers de la population aura besoin d'une aide psychiatrique à un moment quelconque de la vie et une fois pour le moins ; que 10 % à 20 % souffriront de névroses, 6 à 7 % de psychoses ; dans les pays industrialisés en général, une proportion de 1 % environ de schizophrènes semble la règle. Beaucoup des Norvégiens interrogés au cours d'une récente enquête déclarèrent qu'ils avaient le sentiment d'être au bord d'une crise, prélude à une éventuelle dépression — et une étude récemment conduite sur des adolescents, à Oslo et dans un milieu rural, aboutit à en

classer 19,6 % à Oslo comme souffrant d'une « mauvaise santé mentale », contre 7 % dans le milieu rural. On n'a pas constaté, notons-le en passant, qu'il existe une grande différence entre les sujets de milieu aisé et ceux de milieu plus modeste à Oslo, ce qui pourrait indiquer que c'est la structure sociale plutôt que la faculté d'user de biens et services (grâce à l'argent) qui joue ici un rôle significatif. Il n'est donc pas surprenant que jusqu'à 36 % des patients traités dans les hôpitaux norvégiens le soient dans des établissements spécialisés dans le traitement des maladies mentales.

L'État : les mailles du filet se resserrent

Quelles sont les caractéristiques essentielles de cette structure sociale ? Elles découlent d'une division du travail poussée, organisée à partir d'un organe central de commandement, visant à produire le plus haut degré possible de spécialisation et d'exploitation — les travailleurs placés au sommet de la hiérarchie remplissent des tâches plus enrichissantes, qu'il s'agisse d'un travail matériel ou non matériel. La structure a des dimensions non limitées, elle peut s'étendre aux quatre coins du monde sous la forme d'une corporation transnationale. Les mailles du filet sont très larges, mais aussi très minces : chacun s'y accroche par l'entremise de liens d'interaction très ténus (« à un seul fil », diraient les anthropologues).

C'est ce que j'appelle la structure alpha, parce qu'elle occupe une place si prépondérante dans la société « moderne ». Comme on le sait, cette structure est capable de produire une stupéfiante variété de biens et de services parce qu'elle peut puiser ses ressources partout (ressources naturelles, capital, travail), les transporter vers le centre, les transformer et les distribuer à l'aide de son réseau étendu de canalisations, pour qu'ils soient utilisés ou échangés. L'État moderne, comme le capitalisme moderne (sous ses diverses formes — capitalisme privé et capitalisme d'État), est fondé sur cette structure, au centre de laquelle s'épanouissent bureaucrates et capitalistes ainsi que leurs auxiliaires, les chercheurs et autres techniciens.

Dans un récent rapport du World-Watch Institute (Institut d'Observation du Monde), « Les deux aspects de la malnutrition », il est souligné comment un « régime riche, caractérisé par une forte consommation de graisses et une consommation décroissante de fibres peut nourrir l'orga-

nisme au-delà de ses besoins (produisant ainsi l'obésité) et avoir les mêmes effets que la sous-nutrition, c'est-à-dire une espérance de vie réduite, une sensibilisation accrue aux risques de maladie et une diminution de la capacité du travail » (1). Mais le rapport continue en appelant une intervention gouvernementale qui exhorterait la population à changer ses habitudes alimentaires et en applaudissant à certains efforts et initiatives des gouvernements suédois et norvégien en ce sens. Ce qui est donc en pleine opposition avec la « Commission de l'Œuf » créée par le Congrès américain pour faire vendre les œufs, par là même « développant la consommation d'une substance riche en cholestérol, qui passe pour être un facteur d'artériosclérose. Dans la même ligne, la taxe sur la margarine introduite par une Commission de la Communauté Économique Européenne va accroître la consommation de beurre, dont l'Europe occidentale détient un surplus.

Les petits « groupes » : un cocon protecteur

Mais ce n'est pas seulement le caractère ambigu d'une intervention gouvernementale qui est en cause ici. Le problème est aussi de savoir si une telle intervention ne risque pas de renforcer encore la structure alpha et, du même coup, un mode de vie qui a sans doute éliminé la sous-alimentation pour ceux qui vivent au centre de cette structure, mais au prix de passer très rapidement de la sous-consommation à la surconsommation (ou de la sous-alimentation à la suralimentation, pour attirer l'attention sur ce cas particulier). Et ne se pourrait-il pas aussi que cette structure même, d'une remarquable efficacité, mais aussi très froide et anti-humaine, porte une grande part de responsabilité dans la « sous-consommation non matérielle » ? Il suffit de la comparer à la structure bêta qui existe en toute société : le grand nombre de petits ensembles de membres de la famille, d'amis, de collègues, de voisins constitue une sorte de cocon protecteur autour de l'individu, avec la capacité, au moins potentielle, de lui assurer les choses les plus précieuses de la vie — l'amour, l'estime, la compagnie, le sens de la vie. Ces structures ne sont pas si efficaces et elles sont nécessairement de dimensions limitées,

(*) Colloque « Modes de vie et changement social », Arctet Senans - Sept. 1977.

(1) International Herald Tribune (13 déc. 76).



Photo Philippe Morillon
Premier numéro de la revue « Egoïste De Luxe »
Novembre 1977



car un principe fondamental de leur constitution est que chacun prend, à quelque degré, soin de tous les autres membres de la structure — pour le bien et le mal, mais au moins la froideur est écartée. C'est là quelque chose de profondément humain.

Ces structures sont aussi associées à un certain mode de vie. Comme toutes les sociétés modernes se composent d'un mélange de structures alpha et de structures bêta, les modes de vie combinent les deux types de structures, avec plus de place donnée aux bêta dans l'enfance et la vieillesse, plus de place aux alpha dans l'entre-deux. On pourrait alors alléguer, à l'encontre des riches sociétés occidentales, qu'alpha y devient toujours plus fort, tandis que bêta a été réduit à des familles nucléaires extrêmement vulnérables qui, elles-mêmes, se divisent, selon leurs axes horizontal et vertical, par le départ précoce des enfants loin du foyer familial, par le relâchement des liens entre frères et sœurs, par la séparation et le divorce des parents. Des êtres vivants dans une société où la structure alpha est très forte, et la structure bêta affaiblie, voire détruite, seront soumis à une pression effroyable, très comparable à l'exposition aux rayons cosmiques quand les couches protectrices d'ozone ont disparu. Dès lors est-il surprenant que beaucoup d'entre eux — d'entre nous — s'effondrent ?

La culture occidentale : insatiable...

Mais la structure n'est pas l'unique facteur qui détermine le mode de vie, en formulant cette hypothèse de travail que la structure bêta est mieux faite pour fournir les moyens de satisfaire les besoins non matériels et la structure alpha, pour produire les biens destinés à la satisfaction des besoins matériels. Après avoir posé cette hypothèse, on doit toutefois ajouter immédiatement que la structure alpha ne semble pas pourvue d'un signal d'arrêt quelconque. Elle ne fait que poursuivre son développement et sa production. Mais pourquoi en va-t-il ainsi ?

A ce moment de notre analyse, la culture doit intervenir en tant que facteur d'explication ; la culture occidentale est une culture tendue vers un perpétuel dépassement, ayant pour thème fondamental une exigence d'insatiabilité plutôt que l'idée de contrainte. Une telle culture ne saurait trouver, en elle-même, de quoi construire des signaux d'arrêt et, par conséquent, s'accommoder de structures qui sont incapables de reconnaître un moment optimal entre sous-consommation et surconsommation. Ou,

pour dire les choses de manière plus précise : la reconnaissance de ce moment vient trop tard et alors la structure alpha se met au travail pour porter remède à la situation ; elle crée de nouvelles industries qui mettent au point des techniques de recyclage, d'épuration, afin de pallier l'épuisement des ressources et la pollution ; des services sanitaires centralisés et des contrôles gouvernementaux pour s'occuper du problème de surconsommation des matières premières ; et de grands services de santé mentale pour le traitement des problèmes engendrés par la sous-consommation non matérielle — pour la fréquence grandissante des dépressions. Alpha engendre ses propres problèmes et se reproduit en tentant de trouver des solutions à ces problèmes, tout en s'efforçant constamment de ne jamais rencontrer une idée bien simple : à savoir qu'elle pourrait être elle-même une partie du problème et même une importante partie. Le problème des modes de vie riches, dès lors, peut sans doute se ramener au problème d'obtenir un meilleur équilibre entre les parts de notre existence.

Métropole ou commune populaire ?

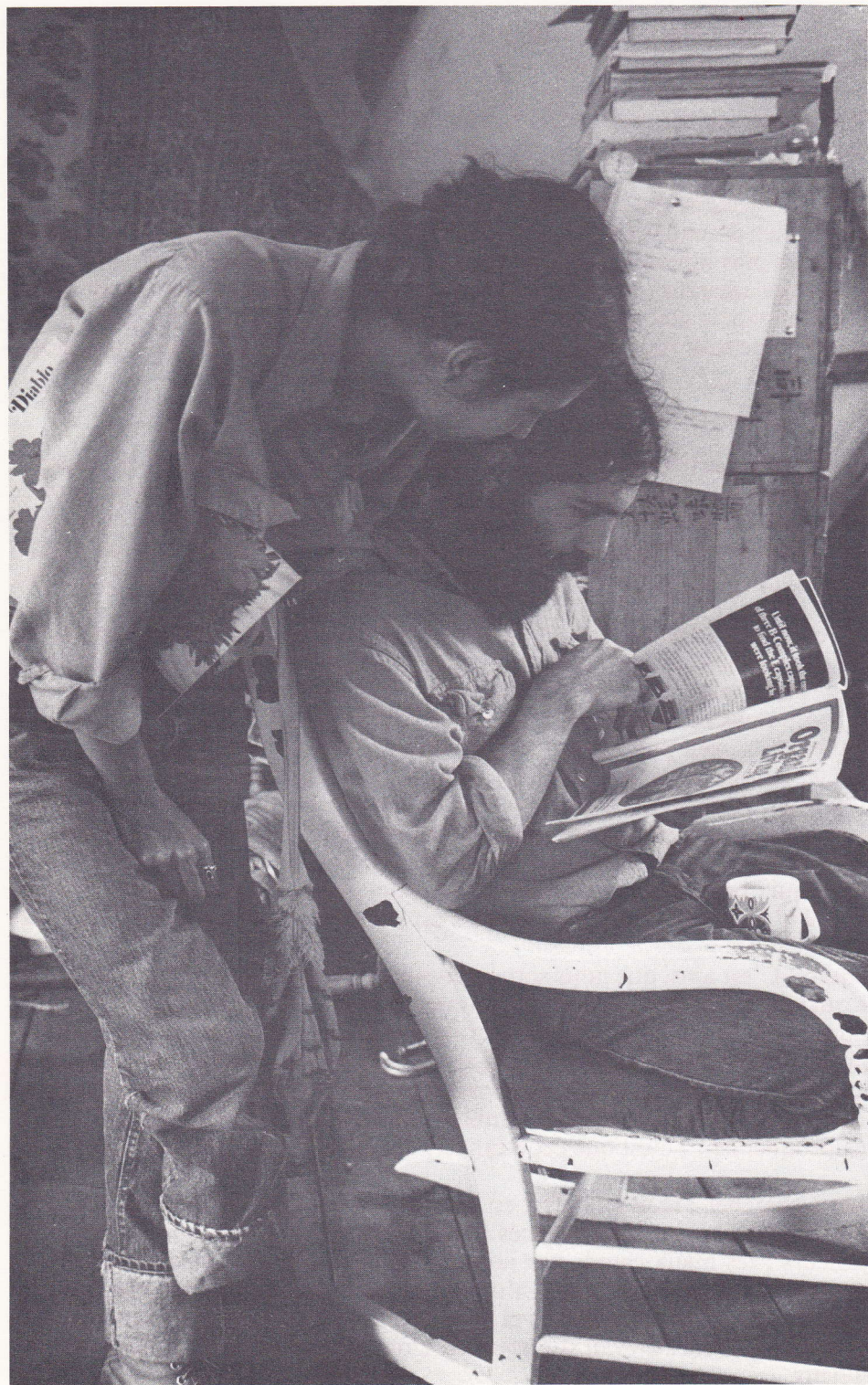
Ceci ouvre également une autre perspective qui s'impose presque à nous au moment où nous choisissons de mettre en relation la théorie et la pratique du développement avec la vie des êtres humains considérée dans sa durée totale et non pas seulement avec une coupe transversale de la société à un moment donné. Si alpha et bêta sont deux modes de vie et pas uniquement deux parties d'une structure sociale composite, alors leur combinaison peut non seulement être un mélange éclectique (toutes les fonctions sociales étant divisées entre les structures qui opèrent à distance et celles qui opèrent de tout près), mais aussi une oscillation des unes aux autres. Peut-être parlent-elles également à notre condition d'êtres humains ; peut-être la liberté de choisir entre la vie dans une métropole ou la vie dans une commune populaire pour prendre ces deux exemples, ne devrait-elle pas être laissée à la société ?

Ce choix opéré par l'individu, une fois pour toutes, (par exemple, quand il choisit une profession), chacun, durant tout le cours de sa vie, devrait avoir la faculté de faire et refaire ce choix. En d'autres termes, une bonne société serait une société qui, non seulement, offre une grande variété de styles de vie, mais qui permet aussi un choix effectif (et pas seulement pour les riches !) parmi

ceux-ci, et même à tout moment. Au fond, l'approche à partir du style de vie, que nous présentons ici, pose la question de savoir dans quelle mesure on peut échapper à son existence sans réduire la qualité de la vie des autres.

Comment cette approche s'appliquerait-elle aux pays pauvres ? Les exemples utilisés ici sont empruntés aux pays riches. Les pays pauvres relèvent-ils d'un diagnostic contraire, c'est-à-dire sous-consommation matérielle et surconsommation non matérielle ? Certainement non. Les différences ne sont pas si accusées. Il existe des sous-consommateurs matériels dans les pays riches et des surconsommateurs matériels dans les pays pauvres, comme on le sait. Le problème peut être formulé de la même manière, seules les proportions sont différentes. Plus particulièrement, dans les enclaves occidentalisées des pays en voie de développement, la structure alpha gérée par les groupes sociaux identiques à ceux que nous avons vus plus haut est très forte et les structures bêta faibles à proportion. Dans certaines parties du pays, la combinaison contraire peut demeurer en place et, en certaines de ces parties, les besoins matériels peuvent être suffisamment couverts. Mais en règle générale on constate une sous-consommation matérielle, et il peut y avoir dans le pays de vastes zones où la structure bêta a été détruite sans qu'une structure alpha ait été fondée, ce qui fait apparaître des modes de vie à peu près dépourvus d'une direction, d'une structure quelconques. Il peut se faire que la culture locale, qui définissait les règles fondamentales relatives à la conduite des existences, soit également effacée. Tous ces traits font partie de la situation réelle et devraient être retenus dans tout système de concepts organisé en vue d'analyser les modes de vie existants dans une partie quelconque du monde. Il faudrait éviter cette forme schizophrénique de recherche qui consiste à utiliser deux séries distinctes d'instruments, l'une pour les pays développés, l'autre pour les pays en voie de développement.

Mais par-dessus tout : avant que cette nouvelle direction de recherche se soit considérablement développée, le projet d'ouvrir un dialogue avec les hommes, dans le monde entier, afin de connaître leurs opinions, devrait occuper une place de choix parmi les priorités du chercheur. Qu'imaginer, en effet, qui doit appartenir plus à chacun que les modes de vie gouvernant sa vie propre ?



Famille, amis :
un « cocon » protecteur contre
la froideur de nos sociétés.